

## L'inexistence

Le soleil de fin septembre se posant sur l'horizon diaprait la mer et les dunes aux oyats échevelés. Les reflets scintillants des flots promettaient encore de belles soirées aux promeneurs s'émerveillant des camaïeux d'opale de cette côte portant si bien son nom.

Calée dans son fauteuil, Joséphine feuilletait la Voix du Nord : « *Les gendarmes chargés de la lutte contre l'immigration irrégulière ont découvert cette nuit une soixantaine de migrants cachés dans les dunes au sud du Touquet. Du matériel pour la traversée a été saisi.* »

« Ils ne vont donc jamais comprendre qu'ils doivent rester chez eux ! » râlait-elle quand la sonnette de la porte d'entrée carillonna. « Odile ! » annonça une voix joyeuse à l'interphone. Aid'Opale avait prévenu qu'une auxiliaire de vie remplaçante interviendrait les nuits jusqu'au nouvel an. Une femme entra et la salua aimablement. Instantanément Jo se tassa sur son fauteuil : comment peut-on s'appeler Odile et être noire ? Elle n'aime pas les étrangers, elle avait pourtant prévenu Béatrice. Odile perçut immédiatement son trouble et gentiment lui expliqua avec le sourire qu'elle est là pour l'aider, que c'est son métier. Jo l'interrompit par un « Je n'ai pas besoin de vous, partez ! » et ajoutant le geste à la parole, elle se leva, un peu trop vite, en gesticulant vers la porte. Un malaise, elle s'écroula. A son réveil, Odile la massait avec douceur et énergie pour activer la circulation sanguine. Il y avait bien longtemps que personne ne l'avait touchée, Jo ne voulut s'avouer qu'elle y était sensible.

- Ca y est, je suis arrivée en enfer ? maugréa-t-elle en voyant Odile.

- Vous allez mieux, on dirait. Il fait sombre chez vous, vous n'ouvrez jamais vos volets ? Le coucher de soleil est magnifique.

- J'en ai assez vu. Et je ne veux plus qu'on me voit, pas dans cet état ! Vous ne savez pas qui je suis !

Odile avait eu le temps d'observer ce séjour, un peu musée d'une autre époque : fauteuils club en cuir à l'anglaise, commode marbrée Louis XV surmontée d'une gravure ancienne, bibliothèque faite sur-mesure avec des livres reliés, une vitrine avec des étagères croulant sous les trophées sportifs, coupes, médailles, et autres photos

sépia, souvenirs de triomphes passés. La maison se trouvait dans le « triangle d'Or » du Touquet et, comme une centaine d'autres villas, avait été construite par Louis Quételart, architecte touquettois (dont la célèbre maison bleue « Les Mutins » qui était la sienne, à deux pas de l'église et de l'hôtel de ville). Le Touquet, réputé pour attirer nombre de personnalités, écrivains, musiciens, comédiens, etc., était depuis toujours le monde de Jo. Elle était quelqu'un, oui ! Qui *avait été*, et qui aujourd'hui souffrait de *n'être plus*. « Racontez-moi » lui lança Odile comme un défi, tout en continuant le massage. Soulagée de ses douleurs comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps, comme hypnotisée, Jo se laissa aller : le tennis, son club du Touquet, là même où Suzanne Lenglen avait gagné un de ses premiers tournois à 13 ans, les entraînements, les premiers tournois remportés, son surnom de *Jo zéro défaut*, les matchs contre son amie Chantal Langanay (de quelques années sa cadette, une des légendes du tennis touquettois), les tournois nationaux, puis internationaux, une vie de travail, de renoncements, de défis, de voyages, déracinée constamment. « Vous ne pouvez pas comprendre », asséna-t-elle sèchement à Odile qui sourit.

La soirée passa. Il y avait longtemps qu'on ne l'avait écoutée. Son univers s'était rétréci avec les années : divorce compliqué, décès de ses frères plus âgés, mort brutale de sa meilleure amie, de nouveaux voisins qu'elle ne connaissait plus, son fils unique parti à Paris vivre avec une étrangère, sa *moche-fille* comme elle l'appelait. Elle ne supportait plus l'image que le miroir lui renvoyait d'une femme seule, au corps usé par les années, souffrant à chaque instant. A quoi bon cette vie sans existence ? Elle n'avait plus de visite si ce n'est les auxiliaires de vie. Elle avait fermé ses volets, à l'instar de son cœur et de sa vie dont elle attendait la fin, un peu façon Lamartine : « je n'attends rien des jours, je suis semblable à la feuille flétrie ».

*Pas d'autre personne disponible en ce moment pour les nuits*, lui avait répondu le lendemain Aid'Opale. Furieuse, Jo raccrocha : « Tous incapables ! » Jo avait son franc-parler, et personne n'osait la contrarier. Elle était dans la critique constante : « On ne peut pas appeler ça du travail ! Toutes bonnes à rien ». Pourtant, après plusieurs nuits de soins attentifs d'Odile, Jo se prenait à l'attendre. Odile était la seule à la soulager par ses massages, toujours joyeuse, souriante et pleine d'humour. Jo ne dormait plus la nuit, seulement au petit matin, vaincue par le sommeil. Sa vie était complètement décalée. Odile gardait son calme et sa bienveillance même les jours de tempête où Jo lui sortait le couplet « Plus qu'à crever les vieux ! Plus vite je serai partie,

mieux ça sera ! » Odile lui répondit avec humour qu'en Afrique, il n'y a pas de *vieux*, il y a des *sages*. Mais visiblement, Jo n'était pas encore assez vieille pour gagner ce trophée ! Jo agacée lui rétorqua : « vous êtes jeune, vous ! Vous ne connaissez rien à la vie pour me dire ça. » Ce qui fit rire Odile : « Vous croyez ? »

Les deux femmes parlaient de longues heures la nuit. Jo aimait raconter sa vie au milieu des personnalités sportives, de ses amis touquettois fortunés, elle qui venait d'un milieu simple. Ses parents s'étaient rencontrés adolescents en pleine guerre de 14-18. Sa mère Berthe donnait un coup de main dans les luxueux hôtels réquisitionnés pour soigner les soldats français et anglais. Son père Marcel avait 15 ans quand des réfugiés belges d'Ypres étaient arrivés au Touquet en 1914. Pendant ces années de guerre, la nourriture était rare, surtout pour les réfugiés belges. Il fallait partager les denrées et le jardin public avait été transformé en potager. Berthe et Marcel s'y retrouvaient pour aider, et ainsi améliorer le quotidien de leurs familles. Aujourd'hui une stèle au jardin d'Ypres rend hommage à cette période de solidarité entre Touquettois et réfugiés belges.

Cette histoire familiale, et sa vie de sportive voyageuse, aurait dû rendre Jo plus sensible au sort des immigrés qui, de la côte d'Opale, tentent de traverser la manche. Mais, élevée pendant la 2<sup>nde</sup> guerre dans un Touquet occupé par les soldats allemands, miné à leur départ au point d'être qualifié « ville la plus minée de France », puis bombardé par les Alliés, Jo faisait partie de cette génération qui a toujours eu peur de manquer. L'argent qu'elle avait durement gagné par ses tournois, par son travail, personne ne pouvait y toucher. Elle négociait tout pour payer le moins possible, et avait toujours l'impression qu'on essayait de la rouler, de la voler. Alors quand sa *moche-fille* Ana et son fils ont commencé à vivre ensemble, elle avait tout fait pour les séparer. D'origine slave, Ana en voulait à son argent, c'était évident ! Jo détestait celle qui lui avait pris son fils et qui l'épousait sûrement pour avoir des papiers. Son fils avait choisi sa femme et Jo s'était retrouvée seule avec son argent et son acrimonie, sans plus aucune nouvelle.

\*\*\*

Décembre arrivé, les rues du Touquet s'étaient illuminées de leur féerie annuelle, du tunnel lumineux de la place du Centenaire, à la constellation du Jardin des Arts, de l'avenue du Verger qui, avec son ciel étoilé, vous envoie valser dans une chaise

volante, à la forêt magique du Parc des Pins. Une semaine avant Noël, Odile mit Jo sur son fauteuil roulant et, malgré ses plaintes, l'emmena prendre un bain de vie, bonnet sur la tête et grosse écharpe autour du cou, méconnaissable. Jo, d'abord renfrognée, se laissa vite saisir par la joie ambiante des enfants déposant leur lettre au Père Noël, par les effluves de friandises et de marrons chauds à l'odeur d'enfance. Elle s'émerveillait de rues en rues. Odile avec un sourire espiègle demanda à Jo si elle voulait déposer une lettre au Père Noël. Par exemple pour revoir son fils. Ou dans la crèche si elle croit en Dieu. Jo se raidit : « Il m'a oublié celui-là ! Pourquoi me laisser dans une vie pareille ? Vaut mieux crever ! ». Odile aussitôt se planta devant elle : « Et vous, vous ne l'avez pas oublié ? Si vous êtes encore là, c'est que vous avez sûrement quelque chose à terminer dans ce monde : changer votre cœur par exemple ! Apprendre à dire merci, à vous intéresser aux autres au lieu de vous plaindre sans cesse, à ne plus avoir peur de ceux qui sont différents de vous, à être un peu généreuse. Vous savez ce qu'il reste quand on est mort ? Je ne vous parle pas d'argent. Quand on est mort, il reste l'amour qu'on a donné. Le reste est jeté ou vendu et on oublie à qui il a appartenu. L'amour, il y a un moment que vous avez oublié d'en donner, non ? Le ressentiment que vous portez en vous n'atteint pas sa cible, seulement votre cœur, votre propre corps ! En détestant les autres, c'est à vous que vous faites du mal. C'est pour ça que vous êtes encore là ! ». Jo était coite, stupéfaite du culot d'Odile qu'elle n'avait jamais vu aussi péremptoire et habitée. On ne lui avait jamais parlé comme ça ! Changer son cœur, sans blague !!!

Et Odile, sans lui demander, son avis, quitta la féerie de Noël, fit rouler le fauteuil jusqu'au front de mer, descendit sur la plage où le déferlement incessant des vagues habillait le silence de cette nuit étoilée. Odile s'approcha de l'eau qui présentait avec délicatesse ses dentelles d'écumes, ramassa quelque chose et revint vers Jo. « Voyez ces cailloux, ils sont un peu comme vous et moi, ballotés par la vie, par la mer avec ses calmes et ses tempêtes, et qu'ils soient blancs, gris ou noirs, ils ont tous été façonnés et arrondis par ce roulis. L'un d'eux a-t-il plus été secoué que l'autre ? Qu'importe ! On ne peut comparer les souffrances... D'où qu'ils viennent, ces cailloux ont atterri sur la même plage. » Jo n'écoutait plus, bercée qu'elle était par le bruit des vagues. Il y avait longtemps qu'elle n'était pas venue simplement humer l'air marin qui la ramena au temps de sa jeunesse insouciante des virées le soir entre copains sur la

plage de la baie de Canches. Devant la mer, le temps s'était suspendu sur un moment de bonheur.

Le lendemain soir, Odile ne se présenta pas à son service, ni les soirs suivants. Aid'Opale envoya quelqu'un d'autre. Jo était perturbée, repensant à leur dernière soirée ensemble, à cette histoire de cailloux. La Voix du Nord de ce 16 décembre la laissa perplexe. « *Au large du Touquet, cette fois, ce sont 50 migrants qui ont été secourus en mer, en début d'après-midi* ».

Le même jour, dans sa boîte aux lettres, un prospectus de la Paroisse de la Sainte Famille en Terre d'Opale pour la messe de Noël à l'église Ste Jeanne d'Arc, la seule messe encore à minuit dans le coin. Au dos, un mot griffonné : *Laissez-vous encore surprendre par la vie et l'amour. Odile.*

\*\*\*

Eglise sainte Jeanne d'Arc du Touquet, nuit de Noël.

« Où est Odile ? » lança Jo avec énervement en entrant dans l'église bondée en ce soir de Noël. Elle est là, c'est sûr ! Elle va lui dire ce qu'elle pense d'elle, de l'avoir abandonnée de la sorte ! Des beaux discours, ça oui, mais quelle égoïste vraiment. Pour une fois qu'elle donnait sa confiance.

L'église était pleine. Les familles s'étaient données rendez-vous, endimanchées. Une crèche vivante se préparait et de petits anges aux ailes cartonnées rigolaient. Une femme en boubou africain s'avança en souriant vers Jo : *Vous êtes Joséphine ? Soyez bienvenue, je vous attendais. Je suis Odile*, dit-elle en lui tendant un papier. Décontenancée, Jo articula un « non, ce n'est pas vous que je cherche » perturbé et saisit la lettre.

*Chère Jo, je vous demande pardon pour ce brusque départ. Je vous dois la vérité. Je ne m'appelle pas Odile, mais Josiane (on m'appelle Jo aussi !). J'ai 45 ans. J'ai dû quitter mon pays : mes enfants, mon métier d'infirmière, tout. Mon mari me frappait. Si je n'étais pas partie, je ne serais plus là pour en parler. J'ai fui la violence, traversé la Méditerranée sur une de ses embarcations sur-entassées. Ma main touchait l'eau et le moteur est tombé en panne au milieu. J'avais si peur, j'ai cru mourir plusieurs fois. Je priais Notre Mère du Ciel de me sauver. On a pu repartir, Amen ! J'ai remonté l'Espagne, et suis arrivée au Touquet pour passer en Angleterre retrouver ma cousine.*

*Je n'avais plus d'argent pour les passeurs. J'ai trouvé des petits boulots et Odile, une compatriote, m'a proposé du travail chez vous, ce qui me permettait d'avoir un abri la nuit et un peu d'argent. Les français ne voient pas sur une photo d'identité la différence entre deux africaines. Voyez, moi aussi, comme vous, j'étais sans existence. Mais je ne fuis pas la vie, au contraire, je savoure chaque instant en me disant que je suis là où le Ciel me porte. La nuit prochaine, la météo devrait être clémente. Priez pour moi, je tente la traversée. J'ai été heureuse que nos chemins se croisent, vous êtes une sacrée bonne femme ! Je n'avais jamais rencontré de championne avant. Près de vous, j'ai eu l'impression d'être là où je devais. La Providence. Peut-être vous souviendrez-vous de moi.*

Jo

*PS : La nuit de Noël est particulière pour sa paix. Ne laissez pas votre aigreur gâcher cette belle fête et jouer les intrus ! Lâchez prise et pour une fois, essayez l'amour, votre vie sera changée.*

Une grande émotion étreignit le cœur de Jo qui s'interrogea : comment cette femme pouvait-elle être si joyeuse avec une vie pareille ? Comment elle, Jo, avait-elle pu être autant à côté de la plaque ? Elle réalisa qu'à aucun moment, elle ne lui avait posé de question sur sa vie. Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas deux enfants se positionner devant elle et la regarder curieusement. La fillette de 4 ans demanda : « Dis, c'est vrai que tu es notre mamie ? » aussitôt reprise par son frère aîné à peine plus âgé : « mais c'est moi qui voulais dire ça ! ». Désarmée, Jo voulut les détromper quand, levant les yeux vers le garçon, elle lui trouva des airs de son fils, le portrait de son père Marcel ! La petite, les yeux verts en amande, blonde et bouclée, était craquante. Une sensation inconnue lui inonda le cœur, le souffle court, elle n'eut pas le temps de comprendre qu'elle vit son fils avancer, suivie d'une femme, probablement cette Ana que Jo n'avait jamais voulu voir. Bouleversée. Un silence lourd. Son fils lui tendit un SMS où était écrit, outre l'horaire de la messe de minuit du Touquet : « Noël, c'est le moment ou jamais pour la paix. On n'a qu'une mère, elle a besoin de vous. Ecoutez votre cœur. Odile » Il regarda sa mère : « c'est Ana qui m'a convaincu de venir, je ne voulais pas ». Jo en pleurs, n'en revenant pas, répétait merci et pardon en boucle. Son fils se baissa vers elle, l'embrassa et l'enserra.